

Première partie : L'île de la Tortue

1.

QUELQUES AMIS AVISÉS nous ayant convaincus, après de longues hésitations, d'aller passer une partie de notre été en Haute-Loire, nous nous sommes retrouvés un soir de juillet, Elsa et moi, à l'entrée du petit village de Boussoulet, point de départ d'un périple d'une dizaine de jours qui devait nous amener à suivre le GR « Tour des volcans du Velay », qui dessine une grande boucle autour de la ville du Puy.

Nous devons être accueillis ce soir-là dans la petite maison de Jeanne et Victor, des amis de Mathias que nous ne connaissons pas encore, mais qui avaient accepté de nous héberger chez eux deux nuits, le temps que nous reprenions quelques forces avant de nous mettre en chemin, éprouvés que nous étions par nos dernières péripéties lotoises. Mais Victor était en voyage, et Mathias et Jeanne, accompagnés d'Anna, une jeune amie stéphanoise, étaient partis quant à eux festoyer aux rencontres de La Saillante, à une heure de route de là, et ils devaient rentrer tard dans la nuit. Sur leurs indications téléphoniques, nous avons toutefois fini par trouver la maison, collée à un four à pain bâti dans une minuscule ruelle en pente. Mais c'est seuls, et un peu gênés, que nous avons refermé la porte d'entrée derrière nous et que nous avons posé nos sacs dans la pièce de vie déserte.

Le lendemain, nous retrouvions Mathias et nous faisons la connaissance de Jeanne et Anna autour d'un petit déjeuner tardif, sur la terrasse ensoleillée qui jouxte la maison. Mais ce jour-là, c'est la perspective d'une cueillette de myrtilles qui nous a décidés, en fin d'après-midi, à prendre la direction du suc dit de « La Tortue », qui se trouve à la sortie du village, dont nous avons déjà entraperçu le dos rond, la veille, quelques kilomètres avant notre arrivée à Boussoulet, après avoir traversé la petite ville de Saint-Julien-Chapteuil. Et cela n'était évidemment pas pour nous déplaire, à Elsa et à moi, puisque c'était pour nous la première occasion de mettre en pratique ce qui devait être le motif principal de notre grande randonnée à venir.

Suite à nos nombreuses explorations en milieu urbain, dans les terrains vagues et les usines en friche, ou naturel, dans les grottes marines et les chaos ruiniformes, nous avons en effet élaboré le concept de « lieu-monde », pour désigner ces lieux isolés du reste du monde, justement, ces lieux délaissés qui plongent ceux qui s'y aventurent dans un univers autre, comme s'ils étaient projetés sur une planète lointaine – ces lieux à la fois mythiques et cosmiques qui ressemblent tellement à ceux qu'on traverse en rêve.

J'avais terminé d'ailleurs, avant l'été, la première version d'un essai précisément intitulé *Des lieux-monde*, dans l'intention de donner un peu de texture et de consistance à ce concept encore flottant par le double éclairage d'analyses philosophiques et d'extraits d'œuvres littéraires. Je l'avais donné à lire à quelques amis proches, dont Mathias faisait partie, et dont certains m'avaient déjà fait quelques retours enthousiastes ; mais il était question cette fois de quitter le domaine de la pensée abstraite pour mettre ce concept à l'épreuve des choses.

Nous projetions en effet avec Elsa de partir à la recherche de lieux-monde encore inconnus de nous, non pas seulement en nous fiant à notre intuition, ou en étudiant de près les cartes d'état-major, comme nous avons l'habitude de faire, mais en allant cette fois directement à la rencontre des habitants des zones traversées, pour les questionner à ce sujet – dans l'espoir que ce mot résonne pour eux, et qu'ils nous confient peut-être la localisation jalousement gardée de quelques uns d'entre eux.

Ce faisant, nous nous apprêtions à réaliser un fantasme qui nous agitait l'esprit depuis plusieurs mois. Il s'était frayé un chemin dans nos têtes pendant nos dernières vacances en Corse, au cours de ces longues journées de marche que le mauvais temps avait transformées en traversée épique – comme s'il fallait toujours, quand on chemine sur la terre, que quelque chose d'autre chemine aussi à l'intérieur de soi.

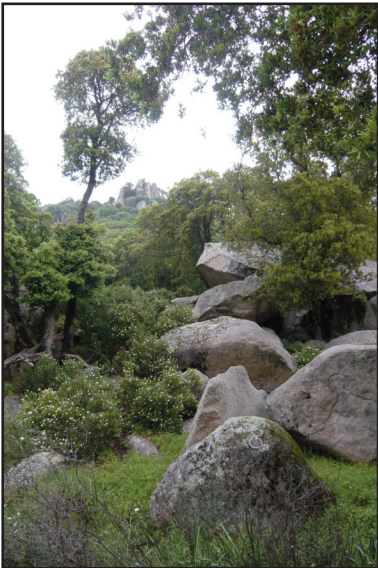
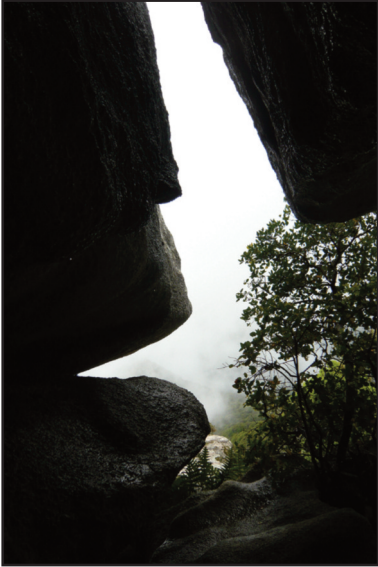
Pendant une bonne semaine, en effet, nous avons suivi le Mare Monti sud, à travers d'épaisses forêts d'oliviers sans âge disparaissant dans un brouillard de conte de fée, duquel émergeaient ici et là des éminences rocheuses aux formes spectrales. Ces singularités rocheuses surgissant de la canopée, nous les avons appelées des « îlots », et nous en avons fait progressivement l'objet de notre quête ambulatoire, gravissant chacun de ceux que le hasard plaçait sur notre route, mêlant nos corps à leurs formes animales, criblées de failles et d'anfractuosités sculptées par le vent salé. Nous quittions ainsi, le temps d'une pause, le couvert du maquis sous lequel nous avançons, pour dominer soudainement d'immenses paysages vallonnés, disparaissant dans les nuées pluvieuses ; mais les plus grands de ces écueils se prêtaient aussi à la dérive intérieure, et plusieurs fois nous nous sommes perdus dans leurs anfractuosités qui s'en-

fonçaient entre la terre et le ciel.

Qu'est-ce qui nous poussait comme ça à aller de l'un à l'autre ? Nous n'en savions rien encore, mais nous nous considérions pourtant, à ce moment-là, comme des explorateurs d'un genre nouveau, comme des chercheurs de lieux-monde en pleine expédition. Et progressivement, nous nous sommes imaginés allant au-devant des habitants des villages traversés, afin de les questionner au sujet de ces îles de pierre que nous avons rencontrées en chemin, mais aussi de toutes celles que notre itinéraire nous avait fait manquer.

Même nous avons réfléchi à plusieurs protocoles possibles, pour gagner en efficacité, au matériel nécessaire, à la durée de chaque halte, etc. Mais pris par les nécessités de la marche, et acculés par le mauvais temps, nous n'avions pas eu l'opportunité – ni peut-être l'audace – de les mettre en pratique ; ce qui ne nous avait pas empêché de croiser sur notre trajectoire certains lieux-monde à haute charge psychogéographique, que ce soit sur les flancs du mont Barbatu, îlot de tous les îlots, où semblaient converger d'innombrables lignes de force invisibles, ou dans ce dédale de constructions de pierre, greffées à même de gigantesques blocs de granit noyés dans la brume, qui émailaient le site préhistorique de Cucuruzzu.

Mais quelques mois plus tard, nous étions bien décidés à aller au bout de notre entreprise. Nous nous étions muni pour cela d'un petit carnet spécialement réservé aux résultats de nos recherches et de nos rencontres, mais également d'un jeu de cartes que j'avais spécialement réalisé pour l'occasion, et que nous avions également imaginé sur les hauteurs du Mare Monti sud. Il s'agissait d'un paquet d'une quarantaine de cartes



Îlots corses

blanches, style cartes à jouer, sur chacune desquelles j'avais noté le nom d'un type d'entité géographique particulier, ainsi qu'un prétendu « géographe imaginaire » invitait ses lecteurs à le faire, dans la première partie de mon livre : souterrain, oasis, volcan, jardin abandonné, jungle, plateau, marécage, bâtiment désaffecté, cité antique, cimetière, grotte ; mais aussi cité extra-terrestre, paradis, village fantôme, etc.

Nous ne savions pas encore exactement ce que nous allions en faire, mais puisque le même géographe affirmait qu'un lieu-monde est toujours composé d'une *combinaison* de lieux (et même d'une combinaison de lieux-monde), nous aurions ainsi la possibilité, en procédant à des tirages, d'en inventer quelques uns – soit *a posteriori*, pour tenter de décrire ceux que nous allions trouver sur notre route, soit *a priori*, pour guider nos recherches.

Toujours est-il que ce jour-là, nous avons gravi les flancs de la Tortue, accompagnés de Jeanne et de Mathias, et très vite il n'a fait aucun doute pour nous qu'il s'agissait là d'un lieu-monde à part entière, et sans doute parmi plus saisissants que nous ayons explorés – ce qui plaçait du même coup notre voyage à venir sous les meilleurs auspices.

2.

NOUS ÉTIONS TOUS LES QUATRE, Elsa, Jeanne, Mathias et moi-même, chacun portant son petit récipient pour récolter les baies convoitées. Nous avons d'abord suivi la route, la silhouette de la Tortue en ligne de mire – depuis Boussoulet on aperçoit non seulement sa carapace mais également sa tête, qui se relève et

part en avant après cette dépression prononcée qui lui tient lieu de cou. Nous avons traversé un pré désert, pour nous approcher de ses flancs, et après nous être empêtrés un moment dans cette ceinture de jeunes noisetiers qui l'encerclent comme une barrière de protection, nous avons débouché au pied de ces immenses cascades de pierres qui jaillissent de son sommet, formant un indescriptible chaos gris d'où émergent ici et là quelques massifs de conifères.

Nous avons commencé notre ascension, notre attention captivée par la recherche de ces perles noires qui se cachaient entre les rochers – Jeanne était venue là quelques jours plus tôt et en avait ramassé plusieurs seaux. Et de myrtillier en myrtillier, de roche en roche, nous avons pris de l'altitude. Autour de nous le vent soufflait, s'engouffrant entre ces masses de pierres brisées et fragmentées par la gélifraction ; mais nous avons continué à grimper, à peine alourdis par les quelques baies séchées qui roulaient à présent au fond de nos paniers.

En plus d'être un ancien volcan (car les sucus sont d'anciens pitons constitués de lave visqueuse qui n'a pas coulé mais s'est accumulée autour de son point de sortie), un chaos et une île, la Tortue est cependant aussi un terrible dédale semé de pièges invisibles, qui prennent ici la forme de failles et de crevasses dissimulées sous l'épaisse couche de mousse qui recouvre la majeure partie de sa surface. À de nombreuses reprises, en effet, mon pied s'est enfoncé de plusieurs dizaines de centimètres entre les roches, comme si le lieu essayait de m'avalier ou de m'engloutir – et allez savoir ce qu'il cachait dans ses entrailles. Chacun ayant suivi son filon, nous nous sommes progressivement perdus de vue ; mais après une progression hasardeuse le long d'une crête rocheuse verticale, j'ai finalement aperçu Ma-



Le suc de la Tortue

thias, à proximité du sommet. Je l'ai rejoint avant de lui annoncer que je redescendais prévenir les filles que nous étions en haut. J'ai donc fait demi-tour, et c'est là que j'ai fait l'expérience décisive que, au fond de moi peut-être, j'attendais.

La Tortue n'est ni une montagne ni même un mont, de loin elle ressemble surtout à une colline, plantée de quelques arbres rachitiques qui pointent vers le ciel. Mais d'une partie à l'autre de ses pentes, les rochers et les arbres se ressemblent à un tel point, chaque parcelle de sa surface n'étant qu'une variation de toutes celles qui l'entourent, qu'il m'a été impossible de retrouver mon chemin, et l'endroit où, quelques minutes plus tôt, j'avais laissé Jeanne et Elsa.

Seul à présent, j'ai prudemment tracé ma voie au milieu des blocs de phonolite, dans le vertige de ces cataractes pétrifiées qui plongeaient à la verticale vers le sol – contre-champ de ces murailles apparemment infranchissables au pied desquelles nous nous étions retrouvés en arrivant.

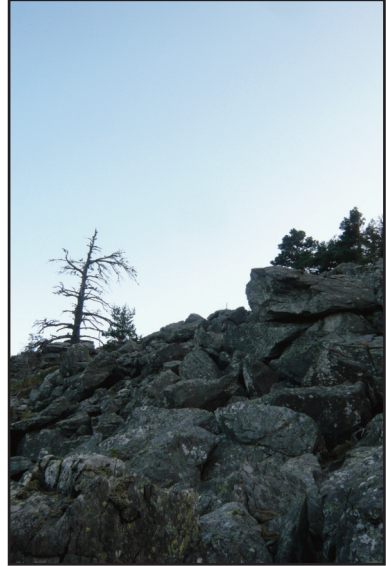
Cette angoisse qui m'a saisi à ce moment-là, je la connaissais bien – du moins j'avais eu l'occasion de l'éprouver souvent, au cours de nos multiples incursions avec Elsa dans les lieux-monde. Je me souvenais notamment de cet emboîtement de carrières abandonnées, où flottait quelque chose de malsain, à proximité de Rennes, mais aussi de certaines grottes marines étroites et profondes que nous avons découvertes aux confins du cap Fréhel, et où je m'étais subitement laissé prendre par ce froid saisissement des nerfs.

Zigzaguant entre les ressauts et les vieilles souches d'arbre mort, j'ai longé horizontalement une partie de la circonférence du suc, sans succès et sans être sûr d'avoir bien identifié la zone où j'avais cueilli quelques myrtilles clairsemées un peu plus tôt.

J'ai crié plusieurs fois le nom d'Elsa, et en l'absence de réponse de sa part, et dans la crainte de m'être perdu à jamais dans ce purgatoire, j'ai décidé de reprendre la voie des hauteurs pour retrouver Mathias. Mais là encore, il m'a été impossible de retrouver l'itinéraire que je venais de suivre pour descendre, et c'est en contournant de nouveaux obstacles, qui surgissaient de nulle part et semblaient métamorphoser continûment la géographie des lieux, puis en traversant d'immenses champs de pierres instables, tombant droit sur le vide, que j'ai enfin pu revoir le sommet.

Après cette expérience originaire, celui-ci m'est apparu d'un seul coup beaucoup plus accueillant, comme une oasis au milieu d'un désert gris et venteux. Il était composé d'une forêt de pins sylvestres aux troncs noueux, qui s'épanouissaient sur un sol au relief accidenté mais en définitive plus ou moins plat – sans doute les écailles de la carapace elles-mêmes –, et couvert cette fois d'une mousse abondante et de buissons de myrtilliers prodigues. Le temps de mon aller et retour, Mathias avait déjà rempli le tiers de son récipient, et les mains des filles, qui l'avaient rejoint, allaient à grande vitesse des buissons qui les entouraient à leur panier, en passant parfois discrètement par le coin de leur bouche. Elsa m'a dit qu'elle s'était inquiétée, qu'elle était descendue pour m'appeler, qu'elle avait crié elle aussi plusieurs fois mon prénom – et moi, perdu dans les limbes fractales du lieu-monde, je n'avais rien entendu.

Et puis progressivement, c'est la cueillette qui a absorbé toute mon attention. À travers la cime des arbres, le ciel bleu se fonçait lentement, à mesure que le soleil rejoignait la ligne d'horizon. Peut-être que les premières étoiles se laissaient déjà surprendre. Plus tard, et alors que les autres étaient toujours



Flancs et sommet de la carapace

concentrés sur leur travail, je me suis relevé et je me suis dirigé vers cette partie du sommet que Mathias nous avait désignée comme le lieu d'un ancien incendie. Là-bas en effet, les arbres cessaient d'un coup de cacher les immensités du ciel, car dévorés par les flammes, ils étaient réduits à des silhouettes grises aux formes non plus seulement tourmentées, comme celles de leur congénères en vie, mais parfaitement aberrantes, comme s'ils avaient été frappés de démence juste avant de mourir. C'était une assemblée de troncs blancs et secs, à la chair cassante et infiniment friable, qui sortaient d'un épais tapis de genêts et tendaient leurs membres décharnés dans des directions que H. P. Lovecraft eût sûrement qualifiées d'« impies » ou de « blasphématoires ». Et pourtant ils dégageaient aussi une certaine forme de majesté et de grandeur, ces fantômes sylvestres, ces êtres figés et morts qui m'indiquaient du bout de leur bras de métal fondu des chemins que je n'aurais jamais pensé à prendre.

Bientôt Elsa m'a rejoint, et nous avons exploré ensemble cette forêt qui n'en était pas une, ce champ de bataille qui ouvrait sur les horizons du Haut-Velay, car la vue exceptionnelle était encore magnifiée par le couchant. Là-bas le mont Mezenc nous défait de ses hauteurs, et derrière lui c'était la Haute-Ardèche qui se cachait derrière les confins du plateau.

Nous nous sommes assis sur une large dalle de pierre horizontale, entourés de ces gardiens vénérables à la présence un peu inquiétante, et nous avons observé les lointains. Nous ne savions pas à cette heure que nos pas allaient nous ramener exactement au même endroit, deux semaines plus tard ; et moins encore que le mois suivant, nous dédierions à la Tortue une exposition entière, à l'occasion des portes ouvertes des ate-

liers d'artistes de Lorient.

Quand nous avons rejoint Jeanne et Mathias, le soleil avait encore bien décliné dans le ciel, mais c'est une magnifique lumière qui nous a accueillis, quand nous sommes sortis ensemble de la forêt sommitale, et que nous avons retrouvé les grandes cascades de pierre. Mais cette fois, émergeant des derniers rayons du soleil comme un écueil au milieu de la mer, c'est la tête de la Tortue elle-même qui est apparue devant nous – comme une réplique en miniature du sommet sur lequel nous nous tenions, mais aussi comme le dernier promontoire sur la Terre, au-delà duquel s'étalaient seulement le vide et le néant.

Nous ne sommes pas allés jusque là, l'heure n'était pas encore à la grande expédition, et nous avons laissé derrière nous cette éminence dont la simple vue a pourtant achevé de me convaincre que nous tenions là un lieu-monde à haute valeur cosmique. Simplement, nous avons obliqué sur la droite et désescaladé ces éternels blocs de pierre décharnés, plus imposants ici peut-être que de l'autre côté, et dont les entrechoquements répandaient autour de nous une étrange musique concrète ; et lentement, très lentement, d'une lenteur de tortue peut-être, mais une lenteur faite surtout de prudence, nous sommes descendus le long des flancs de l'édifice volcanique. Puis, après avoir longé un long moment cette épaisse enceinte de noisetiers qui nous isolait du monde extérieur, arpentant ce deuxième dédale infini de pierres rêches et branlantes, mais horizontal cette fois, nous avons repéré l'ouverture par laquelle nous nous étions faulfilés à l'aller.

Alors nous avons traversé la ceinture d'arbres et nous avons retrouvé le monde extérieur.

3.

LE LENDEMAIN, après avoir fait quelques courses de première nécessité, pour nos premiers jours de marche, et forts de cette exploration inaugurale tout à fait inespérée, nous nous lançons Elsa et moi sur le GR40, bien décidés à continuer notre lente métamorphose et à enfiler le costume que nous nous étions préparés de chercheurs de lieux-monde.

Ce qui nous est arrivé ensuite, pendant ces deux semaines de pérégrinations qui nous ont conduits à quitter rapidement le GR proprement dit, et à tracer notre propre itinéraire, notre nouvelle *tournée idéale*, mais qui nous ont conduit aussi, un soir d'orage, à gravir à nouveau les flancs ébouleux de la Tortue, et à retrouver cette assemblée de pins vénérables, je ne peux pas vous le raconter tout de suite. Car longtemps après notre dérive dans le Velay, longtemps après notre retour à Rennes, Mathias nous a envoyé un mail qui a jeté une lumière nouvelle sur ce que nous avons fait, et sur l'idée générale qui avait commandé à tout notre périple.

Mais voici le mail en question, envoyé à une petite partie du groupe dit « des Terrestres ».

Mathias

Ven 02/11/2018, 15:21

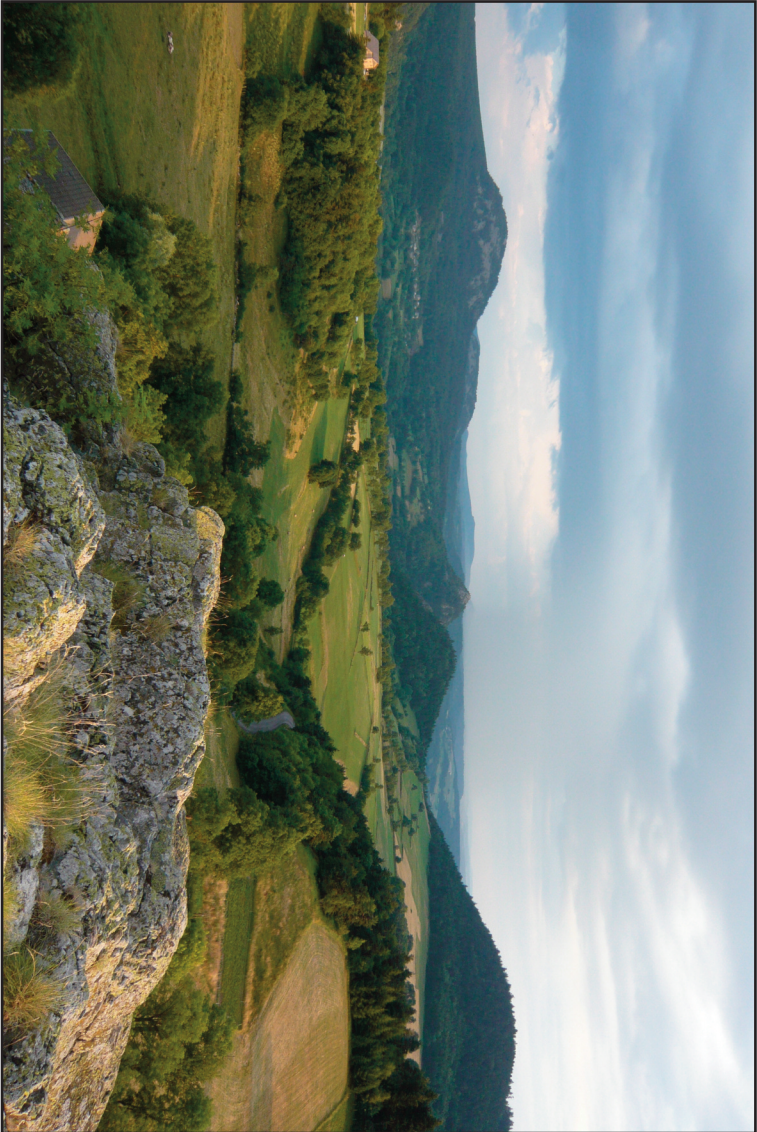
Et dans la liste des écrivains qui fréquentaient le Plateau (celui de Haute-Loire), qui trouvais-je ?

15. Gilbert SIMONDON (1924-1989)

Le philosophe Gilbert Simondon a toujours été un familier du Plateau. La maison construite par son grand-père aux Mazeaux, près de Tence, est la résidence d'été de toute la famille. C'est là que ce brillant universitaire rédige ses cours, ses articles, ses livres. Il a construit une cabane pour pouvoir s'isoler, avec « communication tellurique » installée de ses propres mains pour être prévenu lorsque les repas sont prêts... Ce goût pour la technique – peut-être hérité de sa jeunesse stéphanoise – se retrouve dans son œuvre majeure, Du mode d'existence des objets techniques (1958), qui influencera profondément nombre de philosophes du XX^e siècle (Marcuse, Baudrillard, Deleuze, Stiegler, Latour...). Il rend visite à Canguilhem qui dirige sa thèse, au jury de laquelle se trouveront Aron et Ricoeur. C'est dire que le Plateau, plus qu'une simple résidence estivale, fut pour Simondon le lieu d'une relation intime entre une pensée et un paysage.

Je vous promet que ce n'est pas moi qui ai écrit ces lignes (il y a même une belle photo de lui et son père Hyppolite Simondon sur le chemin de la dite cabane reliée par communication tellurique, mais je n'arrive pas à faire d'imprim écran donc elle reste où elle est).

Ainsi donc Simondon était passé par là lui aussi – et pas seulement passé puisqu'il y avait pour ainsi dire vécu de longues plages de vie. Je n'étais pas du tout un lecteur du philosophe français, que je connaissais seulement à travers ce que m'en avaient rapporté quelques amis éclairés. Mais c'est un deuxième mail de Mathias, le lendemain, qui a véritablement ouvert une brèche, et m'a conduit à me procurer rapidement *Du mode*



Structure réticulaire de l'univers magique

d'existence des objets techniques, et à la lire presque d'une traite.

Mathias

Sam 03/11/2018, 21:33

Je poursuis mes lectures et découvre que de la cabane en question, Simon don voyait le Lizieux et qu'il aimait beaucoup cette montagne, qu'il aurait, en la grim pant imaginé la notion de « points-clés » naturels – comme le sont typiquement le sommet d'une montagne ou le cœur d'une forêt (3^{ème} partie du MEOT)

La pensée magique, qui caractérise le rapport originel de l'homme au monde, correspond, selon les mots de Simon don, à « l'union primitive » de l'homme et du monde, avant tout dédoublement de la subjectivité et de l'objectivité. L'homme est plongé ici dans son milieu, sans s'en séparer encore comme un sujet face à un monde-objet ; cet univers magique est traversé par des forces qui se concentrent en des lieux privilégiés, des « points clés », où les hommes trouvent un sens à leur condition et où se conjuguent la réalité humaine et la réalité objective, l'une exprimant l'autre sans qu'on puisse les distinguer ou les opposer. Le monde magique est fait ainsi d'un réseau de lieux et de choses qui ont un pouvoir et sont rattachés aux autres choses et aux autres lieux qui ont aussi un pouvoir.

À son mail, Mathias joignait une superbe photographie de Cyril Treveys du pic du Lizieux au matin (8h29), et après de rapides recherches, j'ai découvert avec incrédulité que le suc en

question, car il s'agit ici aussi d'un suc volcanique, se trouvait à moins de cinq kilomètres de Boussoulet et donc à six kilomètres à peine du sommet de la Tortue.

Alors nos pérégrinations estivales prenaient immédiatement un sens et une dimension beaucoup plus vastes, car non seulement il se pouvait, à la lecture de ce bref résumé, que le concept simondonien de « point-clé naturel » recouvre ou du moins chevauche celui de « lieu-monde », tel que nous l'avions thématiqué avec Elsa ; mais il apparaissait aussi que la région que nous avons finalement choisie pour mettre ce dernier à l'épreuve, était celle-là même où le philosophe avait eu l'intuition de celle-là.

Autrement dit, c'était à une double confirmation, à la fois conceptuelle et géographique, que nous nous retrouvions subitement confrontés – et au-delà de l'évidence partagée elle-même, il s'agissait de comprendre comment cela était possible. Alors, la surprise et l'emballement passés, j'ai voulu entrer dans le détail des choses, et je me suis donc empressé de lire *Du mode d'existence des objets techniques*, en focalisant une grande partie de mon attention sur le premier chapitre de la troisième partie de l'ouvrage, sobrement intitulé « Genèse de la technicité », dans lequel Simondon introduit justement ce concept qui résonnait si fort avec l'objet de notre quête.

4.

DU RESTE, les quelques lignes apparaissant dans le second mail de Mathias en disaient déjà beaucoup à leur manière, et avant même d'en apprendre davantage, elles m'ont instantanément



Points-clés naturels

renvoyé à cette première rencontre de bord de route que nous avons faite avec Elsa, le premier jour de notre échappée belle – et qui paraissait à présent commandée par quelque impérieuse nécessité.

Nous étions partis tard dans l'après-midi, aux environs de dix-sept heures je crois, du fait de l'inertie propre à ces grandes journées estivales où le petit-déjeuner commence tout juste à s'organiser à une heure où on débarrasse habituellement la table du repas du midi.

Mathias nous avait conseillé de ne pas rejoindre tout de suite le GR40, et de contourner le Mounier, qui dominait toute cette partie du plateau du haut de ses 1408 mètres, par l'ouest, le long d'un chemin qui apparaissait en pointillés roses sur notre carte IGN. Nous devions ainsi traverser le bois de l'Hôpital, le Villaret et le hameau de Moneyderes, avant d'arriver au village de Queyrières, que nous nous étions fixé comme le point de mire de notre première étape. C'est donc en toute fin d'après-midi, alors que des nuages noirs s'amoncelaient dans les lointains, que nous avons atteint l'entrée du village en question, juste après avoir choisi de laisser derrière nous, malgré l'emplacement de bivouac idéal qu'elle nous offrait, une grande prairie faisant face à un incroyable panorama – que nous allions heureusement surplomber à nouveau un peu plus tard dans la soirée.

À l'entrée du village justement, nous avons découvert avec étonnement qu'un grand carré d'herbe était spécialement réservé aux marcheurs de passage, ce que nous nous sommes expliqués en remarquant que nous avions rejoint le chemin de Compostelle. Nous avons posés nos sacs à dos à proximité d'une petite hutte, où se trouvaient des toilettes et un lavabo,

soulagés de nous décharger de notre fardeau, mais aussi légèrement contrariés. Cette trop grande facilité avec laquelle nous avons trouvé refuge nous dispensait en effet d'avoir à formuler une demande, et donc d'entrer en contact avec un habitant du village à qui nous aurions pu expliquer le sens de notre épopée. Mais à ce moment-là nous avons aperçu un homme d'une soixantaine d'années qui se tenait devant le portail de la maison la plus proche, une cigarette à la main, et d'un commun accord nous sommes allés à sa rencontre, pour engager la conversation.

C'était là un moment décisif pour nous, celui où devait se décider le commencement véritable de notre aventure, ou sa fin prématurée ; car il s'agissait de vérifier si nous étions bien capables de tenir notre petit scénario idéal devant un parfait inconnu. Je ne sais plus très bien par quoi nous avons commencé, mais rapidement en tout cas, peut-être pour répondre à notre interlocuteur nous demandant justement si nous suivions le chemin de Compostelle, l'un de nous, était-ce Elsa ou était-ce moi je n'en ai pas souvenir, a lancé avec aplomb que nous n'étions pas des pèlerins comme les autres, puisque, pour notre part, nous recherchions des « lieux-monde ».

D'entendre ce mot prononcé, de le voir se matérialiser devant nous et tracer sa voie jusqu'aux oreilles de ce sexagénaire bavard, cela a produit sur moi comme un coup d'aiguillon, et je me suis subitement senti très vulnérable. Mais notre interlocuteur a gardé cet air inspiré qu'il empruntait depuis le début de la conversation, et il a simplement ajouté, d'un ton de convaincu, et comme si c'était la chose la plus naturelle du monde :

« Ah oui, des lieux d'origine. »

Les lieux-monde, nous avions toujours un peu de mal à expliquer ce que nous entendions par là, quand l'occasion se présentait d'en parler à des amis ou à des proches. Nous étions obligés d'employer des périphrases un peu boiteuses pour essayer de faire entendre, en quelques mots, ce que nous mettions derrière ce terme – comme j'ai encore une fois essayé de faire un peu plus haut dans ce texte. Mais de voir cet homme comprendre instantanément ce que nous avions en tête, et en donner aussitôt après une définition à la fois juste et concise, mais tout aussi bien empreinte d'une certaine poésie, voilà qui m'a presque coupé la parole.

Car non seulement sa remarque faisait écho à ce que j'avais thématiqué dans mon essai, qui décrivait justement les lieux-monde comme des lieux primordiaux et génésiaques, où se jouaient sans fin les premiers commencement du monde – ces lieux ancestraux qui projetaient le visiteur vers quelque chose comme une origine justement, à la fois historique, géologique et cosmique. Mais cela s'accordait aussi parfaitement, comme j'eus l'occasion de le vérifier par la suite, avec les points-clés naturels de Simondon, qui composaient selon lui la trame de l'univers magique, autrement dit celle de notre rapport originel – ou « union primitive » – au monde, avant la distinction et la dissociation du sujet et de l'objet, et celle concomitante de la technique et de la religion.

Du reste, en lisant *Du mode d'existence des objets techniques*, et en me rappelant les mots de Pascal, car nous allions apprendre juste après que notre interlocuteur du soir s'appelait Pascal, j'ai immédiatement repensé à la Tortue. Car non seulement celle-ci représentait le lieu inaugural de notre dérive géographique ; mais surtout, comme je l'avais découvert encore

tout récemment, de nombreuses cultures amérindiennes, mais aussi bien chinoises et indiennes, réservaient à cet animal une place tout à fait particulière dans leurs cosmogonies. En effet, des mythes très anciens, plus ou moins judicieusement remis au goût du jour par des écrivains fantasques, stipulaient que la terre (mais d'autres allaient jusqu'à parler de la totalité du monde) reposait sur la carapace d'une tortue géante, jouant le rôle de socle primordial. Autrement dit le dos de la Tortue était le soutien du monde, ce qui le supportait et l'empêchait du même coup d'errer au hasard dans les vastitudes galactiques, ou de sombrer dans le chaos. Et c'était là un point tout à fait capital, sur lequel il faudrait que je revienne tôt ou tard, car un lieu-monde, qu'il soit naturel ou artificiel (et c'était l'image des cathédrales souterraines d'un Jean-Marie Massou qui me revenait ici) était toujours aussi quelque chose comme un *point-fort*, un *pilier* de soutènement qui ancrerait profondément le monde, qui l'enracinait et l'empêchait de sombrer dans le chaos.

Le soir tombait autour de nous. Quelque chose s'était ouvert, un événement venait d'avoir lieu, mais Pascal continuait de parler comme si de rien n'était. Il nous a d'ailleurs annoncé, tout aussi flegmatiquement, qu'il avait justement prévu d'aller en visiter un, de lieu-monde – mais est-ce bien le verbe « visiter » qu'il a employé ? – avec son petit-fils, le lendemain matin. D'ailleurs des lieux-monde, ça ne manquait pas dans la région, a-t-il encore ajouté, avant de nous confier d'un sourire espiègle le nom et la localisation précise de certains d'entre eux, pour lesquels il semblait nourrir un attachement profond. Elsa avait sorti son carnet, et pendant qu'il parlait, elle a scrupuleusement noté toutes ses indications. Et à certains égards, quand bien

même d'autres causes agissantes se sont imposées à nous par la suite, on peut dire que notre périple en Haute-Loire n'a été qu'une longue errance le long de cette ligne de fuite brisée, reliant entre eux de multiples lieux-monde, que Pascal a ce soir-là tracée exprès pour nous.

C'est finalement la nécessité d'aller préparer à dîner à son petit-fils qui l'a obligé à prendre congé de nous, nous laissant les yeux brillants et la tête pleine. Nous sommes allés ouvrir nos sacs à dos, et nous avons monté notre tente au milieu du petit terrain de camping, à proximité d'une table de pique-nique. Mais avant d'avalier la soupe qui nous attendait, et afin de méditer un peu cette première rencontre, qui avait il faut bien dire dépassé toutes nos espérances, nous avons pris la direction du village et nous sommes montés en haut du neck de Queyrières.

Il s'agissait là de cette ancienne cheminée volcanique dominant le village dont la photographie illustre la couverture de notre topo-guide « Tour des volcans du Velay ». Elle était constituée d'une conglutination d'orgues basaltiques non pas alignés verticalement, comme ceux que nous aurions l'occasion de voir souvent au cours de notre périple, mais recourbés et retombant sur eux-mêmes dans un mouvement de déferlante, si bien qu'on eût dit là une gigantesque vague pétrifiée.

Ce n'était pas un lieu-monde, du moins pas dans le sens que nous donnions à ce terme (mais comment ne pas imaginer en revanche que cette griffe rétractile de la terre en dissimule un dans ses profondeurs) ; mais depuis son sommet, nous avons retrouvé cet incroyable panorama que nous avons aperçu une première fois à l'entrée du village. De tous les côtés, les suc surgissaient du plateau, certains d'entre eux déjà noyés sous les

trombes d'orage, leur forme conique, de multiples fois répétée, dessinant autour de nous un réseau dont la logique nous échappait encore – et là-bas, au sud, le dos bombé de la Tortue. Mais ce n'était pas un panorama que nous avions seulement devant nous, puisque nous étions nous aussi postés au sommet de l'une de ces éminences, qui semblaient communiquer secrètement entre elles. Et s'il n'était pas un lieu-monde, le neck de Queyrères était assurément un point-clé naturel dans le sens que Simondon donnait à ce terme – ce qui pouvait laisser penser que ces deux concepts s'ils pouvaient sembler très proches, ne coïncidaient pas non plus tout à fait.

Elsa a sorti son cahier d'aquarelle, et pendant qu'elle peignait, j'ai sorti quant à moi mon petit carnet bleu, pour y noter les premières idées qui me venaient à l'esprit.

Plus tard, en regagnant notre lieu de campement, nous avons à nouveau aperçu Pascal, qui se tenait devant sa maison, et cette fois Elsa a osé lui formuler la demande qui nous avait brûlé les lèvres, lors de notre premier échange.

Le lendemain matin, en chercheurs de lieux-monde comblés, nous les accompagnions, lui et son petit-fils, jusqu'à la cascade de Souteryos, dissimulée dans les replis d'un profond canyon, où le ruisseau de l'Aubépin découvre et caresse, depuis des temps originaires, de magnifiques orgues basaltiques.

Rennes, novembre-décembre 2018

(à suivre)



Un « lieu d'origine »

